

The background of the cover is a dark, deep blue. It is adorned with large, expressive, and somewhat chaotic white brushstrokes that swirl and sweep across the upper and left portions of the frame. These strokes vary in thickness and direction, creating a sense of movement and texture. In the lower right area, there are several smaller, more distinct white spots and splatters, resembling ink or paint droplets.

Edgar Morin
la méthode de
La Méthode
le manuscrit perdu

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Le cosmos s’organise en se désorganisant, ses formes sont issues de la déstructuration, du chaos, des cataclysmes, des interactions désordonnées et aléatoires. Destruction et création s’entremêlent, se combattent et s’entre-fécondent pour produire le devenir du cosmos, mais la vie demeure fragile, précaire, jamais confirmée dans son propre avenir.”

“L’incapacité à accepter la complexité de la réalité conduit non pas à l’irréalité, mais à la simplification forcée de la réalité. La complexité est aujourd’hui la vertu révolutionnaire. La révolution qui simplifie la lutte, qui simplifie le modèle, qui simplifie la solution, et qui manichéise tout ce qu’elle touche est réactionnaire.”

LA MÉTHODE DE *LA MÉTHODE*

EDGAR MORIN

“J’ai écrit ce texte dans les années 1983-1984, dans un petit port de la Côte d’Azur dont j’ai oublié le nom. Mon idée était de faire le troisième et dernier volume de *La Méthode*. Mais les choses ont pris un autre tournant, ce projet est tombé dans l’oubli et j’ai fini par perdre le manuscrit...”

Citations

Page 19 : Gaston Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique* [1934], PUF, “Quadrige”, Paris, 2020, p. 76. © Presses universitaires de France/Humensis, 1934.

Page 57 : Seng Tchi’an, “Xinxin Ming” (“Inscription sur l’esprit de foi”), “Tchi’an (Zen) : textes chinois fondamentaux, témoignages japonais, expériences vécues contemporaines”, *Hermès*, n° 7, 1970, p. 82.

Page 57 : Paul Claudel, *Art poétique*, Gallimard, “Poésie”, Paris, 1984, p. 45. © Éditions Gallimard.

Page 109 : Karl Popper, *La Logique de la découverte scientifique* [1934], traduction Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, Payot, Paris, 1973, p. 57.

Page 151 : Jean Toussaint Desanti, *La Philosophie silencieuse ou Critique des philosophies de la science*, Éditions du Seuil, “L’ordre philosophique”, Paris, 1975, p. 108. © Éditions du Seuil, 1975.

Page 195 : John Ford, *Dommage qu’elle soit une putain* [1633], traduction Jérôme Savary, Actes Sud-Papiers, Arles, 1997.

Page 297 : André Lichnerowicz, “Mathématiques et transdisciplinarité”, *Études renaniennes*, n° 43, 1980, p. 22-32. © Classiques Garnier, revue *Études Renaniennes*, n° 43, 1970.

© ACTES SUD, 2024

Illustration de couverture :

Fabienne Verdier, *La Reine de la nuit*, 2020, acrylique et technique mixte sur toile, 183 × 406 cm
Courtesy Galerie Lelong & Co, Waddington Custot. Photo : Inès Dieleman © Fabienne Verdier

ISBN 978-2-330-18005-8

EDGAR MORIN

avec la collaboration de Jean Tellez

LA MÉTHODE
DE *LA MÉTHODE*

LE MANUSCRIT PERDU

ACTES SUD

SOMMAIRE

Avant-propos	9
Introduction : L'épistémologie complexe.....	15

LA DESCRIPTION DE LA DESCRIPTION

L'intégration et l'articulation théorique	21
L'ouverture théorique : l'émergence du sujet et du monde ...	43

LA CONNAISSANCE DE LA CONNAISSANCE

Sujet et objet	59
De la connaissance de la nature à la nature de la connaissance.....	81

LA SCIENCE DE LA SCIENCE

De l'incertitude empirique à l'élaboration théorique.....	111
La logique de la théorie et la brèche gödelienne	117
L'inscription sociologique du descripteur et de la description...	121
La boucle et l'ouverture épistémologique	143

LA THÉORIE DE LA THÉORIE

Le principe d'incertitude généralisé et le principe de complexité généralisé	153
L'aporétique permanente.....	157
La vérité biodégradable	203

DE PARADIGME À PARADIGME

Paradigmatologie de la science classique.....	221
La manipulation occultée et occultante.....	233
Le grand paradigme d'Occident.....	235
De paradigme à paradigme	255
Le paradigme de complexité.....	281

SCIENZA NUOVA

La crise de l'idée de science	299
Restauration de l'idée de science, c'est-à-dire de connaissance.....	309
Pour l'unité de la science	313
Le dépassement d'alternatives classiques.....	319
L'intégration de réalités occultes et/ou expulsées par la science classique.....	321
Science ouverte	323

LES NOUVELLES HUMANITÉS

Le statut hypernaturel de l'homme	335
L'humanisme hominisé	339
La raison dérationalisée	343

MÉTHODE

La Méthode du discours.....	373
Règles de l'action complexe.....	379
Récursivité	393

AVANT-PROPOS

J'ai écrit ce texte dans les années 1983-1984. Il me semble que j'étais sur la Côte d'Azur, dans un petit port dont j'ai oublié le nom. Mon idée était de faire le troisième volume de *La Méthode*. Je cherchais à ne pas faire trop gros, ni à bâcler en quelque sorte mes idées. Mais les choses ont pris un autre tournant et ce projet s'est vu retardé, écarté, puis il est tombé dans l'oubli et j'ai fini par perdre tout bonnement le manuscrit. En 1985, j'ai dû me consacrer à *La Connaissance de la connaissance* que j'ai écrite comme devant constituer bon gré, mal gré le troisième tome de *La Méthode*, quoique la problématique fût plus restreinte que celle de l'ouvrage que j'avais tout d'abord imaginé. *La Connaissance de la connaissance* a été publiée en 1986, et mon esprit s'est peu à peu détaché de ce fantôme originaire et nourricier qu'avait été le présent texte : *La Méthode de La Méthode*. Il fut malgré tout un premier brouillon de ce qui allait devenir plus tard les quatre volumes suivants de *La Méthode*. Ce manuscrit alors toujours inédit était un creuset d'idées primitives.

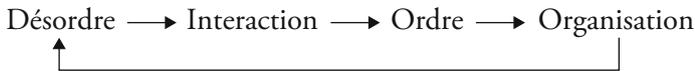
Au tournant des années 2000, j'ai remis la main sur ce manuscrit. En 2009, alors que je rejoignais en Sicile des amis italiens, Annamaria Anselmo, Giuseppe Gembillo et Fabiana Russo, qui organisaient une conférence avec le Centro Studi Internazionale di Filosofia della Complessità "Edgar Morin" de Messine, ils m'ont proposé de le publier tel quel, en le divisant en "étapes", en divers numéros du magazine *Complessità*¹.

1. Grâce au travail patient de Fabiana Russo, *Complessità*, n° 1-2, 2009 ; n° 1-2, 2013-2014 ; n° 1, 2016 ; n° 2, 2016 ; n° 1-2, 2019.

Comme je l'ai dit, cet essai aurait dû constituer le troisième et dernier volume de *La Méthode*, complétant les deux précédents, *La Nature de la nature* et *La Vie de la vie*. Le présent texte ne remplace donc pas les quatre volumes qui ont suivi, mais il les annonce en quelque sorte et certainement les mûrit. Je ne suis pas sûr qu'il faille y voir un chaînon manquant, mais en tout cas une étape et un aperçu de mon état d'esprit d'alors.

Le projet d'écrire une *Méthode* date de mon séjour à l'institut Salk de Californie, à La Jolla, en 1969-1970. J'ai détaillé dans l'introduction de la publication par les Éditions du Seuil de l'ensemble des six volumes de *La Méthode* l'essentiel de ce que fut pour moi cette aventure sans pareille.

Dans le premier tome, *La Nature de la nature*, paru en 1977, je m'étais attelé à comprendre cette notion de *physis* (la nature) des premiers philosophes grecs et j'avais été conduit par l'idée germinale que le cosmos s'organise en se désorganisant, que ses formes sont issues de la déstructuration, du chaos, des cataclysmes, des interactions désordonnées et aléatoires. L'organisation procède de la désorganisation selon une relation qui devait être repensée, où ordre, désordre, organisation et interactions se relient dans leurs antagonismes mêmes. Ainsi aboutissais-je au tétragramme :



Il signifie que destruction et création s'entremêlent, se combattent et s'entre-fécondent pour produire le devenir du cosmos, mais la vie demeure fragile, précaire, jamais confirmée dans son propre avenir. Il me paraissait aussi essentiel de rappeler que le cosmos, mais aussi la vie qui en est une émergence improbable, ne peuvent être conçus en dehors d'un accident primordial, sans doute totalement imprévisible.

Dans *La Vie de la vie*, tome II de *La Méthode* publié en 1980, avec une nouvelle édition en 1985, j'avais abordé les notions

de la vie comme auto-éco-ré-organisation, ainsi que comme réflexivité et méta-système. Je définissais l'être vivant comme un être auto-référent, c'est-à-dire comme étant capable de se réfléchir, pouvant se considérer à la fois comme sujet et objet, puis, approfondissant son auto-complexification et son auto-éco-ré-organisation, pouvant atteindre un haut niveau de complexité organisationnelle et cognitive, qui caractérise l'émergence de l'être humain.

Je dois dire quelques mots sur la méthode. Elle est un discours de second ordre, c'est-à-dire un discours sur le discours, une connaissance de la connaissance, une théorie de la théorie, une science de la science. On reconnaît là ce qui s'appelle aussi "épistémologie". Dans ma vision, la méthode a toujours appelé une épistémologie, laquelle ne pouvait être conçue à son tour que comme une méthode. Cependant, l'épistémologie ne pouvait à mes yeux se poser comme quelque tribunal suprême de la connaissance scientifique et elle devait être relativisée, complexifiée, ouverte à l'incertitude, au sujet, à l'histoire, et toujours à même de se repenser et de s'auto-révolutionner. L'épistémologie est une forme de discours normatif qui s'élabore en partant de la connaissance et de la pratique scientifiques effectives, mais celui-ci ne devient lui-même effectif qu'à la condition d'inclure en lui-même l'auto-réflexion et l'auto-critique, c'est-à-dire le sujet même qui entreprend la connaissance scientifique. De même, ce discours doit inclure les horizons *noologiques*, à savoir le noyau fait de la culture, des représentations intellectuelles, des états affectifs, des types de logique et des faits linguistiques et sémantiques qui déterminent et nourrissent vitalemment une pensée. Tout cela m'a conduit à accorder une place prépondérante à l'idée de *paradigme* issue des travaux de Thomas Kuhn, mais ce que j'avais particulièrement en vue, c'était la notion d'un *paradigme de la complexité* qui relie ordre et désordre, interaction et organisation, de façon antagoniste et complémentaire. À l'époque, j'avais à l'esprit, comme je l'ai toujours eu depuis,

de relativiser, de provoquer des interrelations et interactions entre les savoirs, de faire éclater les points de vue disciplinaires du biologisme, du physicalisme, de l'anthropologisme étroit qui voient l'homme comme un être séparé de la vie et oublie que son émergence est le fruit d'une éco-ré-organisation permanente. Ainsi, j'ai cherché, en lieu et place du terme non encore suffisamment pensé d'organisation, à introduire le terme complexe de paradigme de l'auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation.

Cela m'a conduit à réactiver une recherche approfondie sur des problématiques qui ont longtemps été miennes : celles du structuralisme, du systémisme, du cybernétisme, de la théorie des *automata*, de la théorie marxienne, de la théorie freudienne, avec l'idée de relier et d'activer l'un par l'autre tous ces savoirs, avec l'idée aussi qu'en reliant et entremêlant, on fait perdre la tendance des savoirs séparés à s'auto-penser et à s'auto-proclamer souverains.

Le paradigme de la complexité, qui est, je l'ai dit, le paradigme de l'auto-organisation, de l'auto-éco-organisation, aide aussi à penser quelque chose comme l'émergence du *sujet*. Celui-ci est lié à la notion irrationnalisable d'existence et à celle de vie, elle-même incompréhensible sans une auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation. À l'époque où j'écrivais ces lignes, le sujet était souvent vu comme illusion, ou bien comme perturbation, parasitage, bruit indésirable que les sciences humaines et la philosophie cherchaient à éliminer au nom d'une connaissance objective, ce que le structuralisme et un certain marxisme ont tenté en effet.

Dans *La Vie de la vie*, j'avais tenté de montrer, avec l'importance d'un *cogito* cellulaire qui est un *computo*¹, que l'émergence du sujet est un trait fondamental du vivant dès la première cellule. De la sorte, le sujet était inscrit au cœur même des processus vitaux. L'émergence de la vie est l'émergence même du

1. "Je calcule" ou "je compute", en regard du cogito cartésien : "je pense". (N.d.E.)

sujet, qui jaillit dans des conditions de complexité originelles et s'auto-développe dans des conditions de complexité maximales pour aboutir au sujet humain, lequel renferme et entretient en lui toutes les complexités, dans leur antagonisme et dans leur complémentarité. C'est pourquoi j'estimais alors, et n'ai jamais cessé de défendre cette idée, que l'anthropologie devait prendre en compte la profondeur psychologique de l'homme, ce qui veut dire ses délires, ses désordres mentaux, ses démences, de même que ses capacités d'amour et de compréhension éthique, les unes et les autres qualités s'entre-fortifiant et s'entre-nourrissant. Ce qui signifie pour moi qu'en tant qu'êtres vivants et en tant que sujets humains, nous sommes exposés à nos conditions d'émergence, l'incertain, l'imprévu, la contradiction, l'ambivalence ; lesquels sont l'antidote à l'assurance dogmatique et auto-satisfaite et nous ouvrent aussi sur le mystère du cosmos, le mystère de la vie, le mystère de notre condition qui est celle de sujets livrés au mystère. Mais je voudrais aussi souligner que le sujet humain est celui qui s'auto-corrige, en même temps qu'il s'interroge sur le mystère de la vie et le mystère qu'il est lui-même. La capacité de se critiquer soi-même, de relativiser ses savoirs dispersés et séparés, ainsi que celle de vaincre l'égoïsme et de constituer une compréhension éthique des autres et du monde, c'est l'idée qui m'a nourri et m'a permis d'exister toujours au point de combustion de ma vie et de mes idées.

Pour conclure, il me faut remercier tous ceux qui ont rendu possible la publication de ce livre, en premier lieu Annamaria Anselmo, Giuseppe Gembillo et Fabiana Russo de l'université de Messine pour avoir accueilli avec enthousiasme ce texte encore à l'état de brouillon, pour y avoir fait des premières corrections et pour l'avoir adapté en italien. Je remercie aussi Leonardo Rodriguez Zoya et Pascal Roggero pour leurs nombreuses et utiles suggestions, mais surtout, je tiens à remercier mon fidèle collaborateur Jean Tellez, qui a travaillé sur tant de mes précédents livres, le meilleur connaisseur de ma pensée, Jean qui a

fait le difficile, minutieux et précieux travail de correction et de révision finale.

Je suis reconnaissant à Françoise Nyssen et à Jean-Paul Capitani d'avoir accepté de publier ce texte qui, bien qu'oublié pendant des années, était et reste la conclusion générale de *La Méthode* que je pensais avoir achevée avec cet ex-troisième volume final. Je remercie Stéphane Durand qui a pris en charge le tapuscrit et a œuvré avec patience jusqu'à l'accomplissement. Je le répète : ce livre n'est pas un fragment retrouvé, c'est la pensée à son stade d'ébullition conclusive, non seulement récapitulative mais surtout organisatrice, qui s'y trouve. Je n'ai jamais depuis ressenti un tel élan dans un état quasi chamanique. C'est pour moi une joie immense que de savoir que le concentré de la recherche, de la pensée et de l'œuvre de ma vie va se trouver offert à la lecture grâce aux éditions Actes Sud.

INTRODUCTION

L'ÉPISTÉMOLOGIE COMPLEXE

Nous commençons par la définition de la démarche dite “épistémologique” qui est celle de l’examen critique des théories scientifiques du point de vue de leur valeur, de leur pertinence, de leur cohérence. Je souscris à l’idée soutenue, entre autres, par Karl Popper que l’expérience, l’observation et l’expérimentation, bref, le contrôle par les faits, ne suffisent pas à valider une théorie, que celle-ci n’est pas un pur et simple reflet des données mais une interprétation organisatrice intégrant les données empiriques. Cette interprétation organisatrice de la connaissance, qui est elle-même déjà interprétation organisatrice à partir des filtres et structures mentaux, culturels, sociaux, doit être examinée en tant que telle d’un point de vue supérieur à la théorie elle-même.

“Supérieur”, c’est dire que l’épistémologie doit être une connaissance de la connaissance, une théorie de la théorie, une science de la science.

Cela signifie dès l’abord qu’elle doit chercher à connaître les conditions de production et d’organisation de la connaissance et de la pratique scientifiques, c’est-à-dire qu’elle débouche sur des problèmes *noologiques* (logiques, psychologiques sémantiques, culturels et sociologiques fondamentaux) qui co-texturent et co-structurent tout discours théorique.

Mon entreprise théorique cherche à porter en elle sa propre potentialité auto-réflexive, auto-critique, auto-corrective, c’est-à-dire sa possibilité d’auto-développement au niveau épistémologique. Du même coup, elle modifie les conditions ordinaires de l’épistémologie, laquelle a l’habitude de se poser en tribunal

logique immuable, extérieur à la théorie, en science suprême du savoir étrangère à ce savoir. Ainsi, lorsque je dis que l'épistémologie doit adopter un méta-point de vue sur la théorie, je ne veux nullement dire que ce point de vue devra être extérieur à la théorie. C'est plutôt à une auto-réflexion de la théorie sur elle-même que j'invite.

L'épistémologie, on le verra, sera relativisée, ouverte, complexifiée, et c'est dans cette relation en boucle, entre connaissance et connaissance de la connaissance, entre théorie et théorie de la théorie, entre science et science de la science, que prend vie ce que j'appelle la "méthode".

L'épistémologie correspond à une distinction des ordres dans le discours. Il a un premier ordre qui est celui des concepts sans dispositif auto-réflexif systématique et qui sont comme des reflets de l'objet. Ces concepts deviennent objets de réflexion dans l'épistémologie, c'est-à-dire que l'épistémologie est constituée des concepts qui réfléchissent des concepts, des concepts de second ordre. Le discours théorique sur l'objet de la science devient objet scientifique d'un nouveau discours, méta-théorique et méta-scientifique, un discours à la fois plus ample, puisqu'il doit envelopper le discours scientifique, et plus fondamental, puisqu'il doit pouvoir le juger. Ce nouveau discours est plus fondamentalement théorique et plus radicalement scientifique au sens où les axiomes qui fondent et contrôlent le discours scientifique seront contrôlés eux-mêmes par un discours dévoilant, fondant, contrôlant l'axiomatique du discours, et ainsi ses présupposés. Bref, ce discours épistémologique contrôle d'un point de vue supérieur et objectivant le discours scientifique et théorique.

Paradoxalement, l'épistémologie doit être plus *intimement* présente au cœur de toute théorie scientifique, au cœur de ce qui l'organise (c'est-à-dire, nous le verrons, au cœur de sa paradigmatologie) et elle doit se distancer, trouver un méta-système de référence (pour mieux englober la sphère de la théorie scientifique). En un mot, l'épistémologie doit être à la fois auto-approfondissement de la connaissance et méta-dépassement de

la théorie. Bien entendu, elle ne peut se situer en un siège au-dessus de toute connaissance, de toute théorie, de toute science, elle est aussi connaissance, théorie, science, et c'est pourquoi elle est connaissance, théorie, science au second degré. Mais c'est un second degré qui implique le premier degré en une boucle auto-organisatrice. Le problème de l'auto-réflexivité et du méta-système de référence s'est déjà rencontré en linguistique, où la notion de méta-langage s'est instituée comme nouveau langage capable de réfléchir le langage devenant objet d'examen (et ainsi de suite, des méta-méta-langages pouvant s'engendrer à l'infini). Sur ce modèle, Gregory Bateson a constitué sa théorie de la communication, qui nécessite une méta-communication pour communiquer sur la communication.

Le problème, ici, est non pas de considérer l'épistémologie disponible sur le marché intellectuel comme étant le méta-système ready-made capable de vérifier toute théorie. Il est de nous demander : comment constituer ce point de vue réflexif d'*auto-méta-connaissance* ? d'*auto-méta-réflexion critique* ?

Répetons-le : ce problème ne nous laisse pas désarmés, nous l'avons déjà rencontré, fait émerger, au cours et au cœur de notre élaboration théorique de la vie, conçue comme les deux notions d'auto-éco-ré-organisation, réflexivité et méta-système. En effet, j'ai considéré l'être vivant comme un être auto-référent, capable, à un certain niveau de complexité cognitive atteint par l'homme, de se considérer à la fois comme sujet et objet, de se réfléchir. Nous pouvons alors faire la liaison, au niveau de la connaissance consciente de l'homme, entre l'*auto* et le *méta*. L'être auto-référent, capable de se réfléchir, est capable aussi, en utilisant à la fois la référence extérieure à lui (son éco-système et plus largement l'univers objectif) et la référence intérieure à lui (son propre appareil neuro-cérébral, c'est-à-dire sa propre aptitude auto-réflexive), de faire dialoguer l'auto-réflexivité avec le concept de réalité et avec celui de vérité. Ces derniers concepts sont générés par son appareil neuro-cérébral et sa réflexivité dans la relation avec l'éco-système, ce qui génère la relation sujet-objet. L'être vivant auto-référent

est donc en principe capable d'élaborer un méta-système de référence polarisé d'une part par la réalité auto-référente de sa propre conscience, d'autre part par la réalité éco-référente du monde extérieur. Un méta-système réflexif est constitué ; il est fragile, il est incertain, mais il est l'archétype de tous les méta-systèmes par lesquels la connaissance essaie de se connaître elle-même, la conscience essaie d'être consciente d'elle-même, y compris par la médiation des méta-systèmes épistémologiques. En effet, l'épistémologie doit se constituer, à la fois dans le dédoublement réflexif de la connaissance sur elle-même (du sujet connaissant sur lui-même) et dans la constitution de la référence extérieure à la connaissance, laquelle est incluse dans la théorie. C'est de cette façon que la démarche épistémologique peut s'effectuer en *développement*, passage à un niveau réflexif supérieur (second ordre) de la théorie proposée. Celle-ci peut servir de rampe de lancement pour une description de la description et décryptage du décrypteur à travers quoi la théorie, par auto-méta-réflexion critique, se prolonge et se dépasse, comme déjà dit, en épistémologie.

Mais en fait, ce programme est beaucoup plus complexe et ample que celui des épistémologies, lesquelles généralement se bornent au seul contrôle logique de la théorie. Ici, il nous faudra interroger à nouveau la nature de la connaissance, c'est-à-dire les caractères *bio-anthropologiques, noologiques, socioculturels* de toute connaissance, y compris bien sûr théorique. Ce fut une illusion aussi fabuleuse que celle des religions que de croire que la vérité de la théorie scientifique, une fois "prouvée" par l'expérience, s'inscrivait dans une objectivité intemporelle, visage laïcisé et rationalisé de l'éternité religieuse. C'est en faisant communiquer des démarches jusqu'alors séparées, atrophiées, ou encore inexistantes (axiomatisation logique, sociologie de la connaissance, organisation noologique) que nous pourrions arriver au nœud gordien, au cœur véritable non encore émergé de la nouvelle épistémologie : la paradigmatique. Laquelle à son tour nous renverra à la recherche, c'est-à-dire à la méthode.

LA DESCRIPTION DE LA DESCRIPTION

Il n'y a pas développement des anciennes doctrines vers les nouvelles mais bien plutôt enveloppement des anciennes pensées par les nouvelles.

Gaston BACHELARD

L'INTÉGRATION ET L'ARTICULATION THÉORIQUE

Ce que nous tentons est de définir une méthode qui relationne ce qui était conçu jusqu'alors quasi comme univers séparés et disjoints – l'univers physique, l'univers biologique, l'univers humain –, qui assure la communication entre tous les secteurs de ce que nous nommons le “réel”. Cette communication est à la fois articulation et intégration dans une *unité complexe*, dont l'idée nucléaire est l'idée d'organisation. Pour opérer une telle articulation/intégration, il est nécessaire de faire éclater les concepts réifiés d'anthropologie, de biologie et aussi de physique, lesquels je nomme “anthropologisme”, “biologisme”, “physicisme”.

Les concepts de physique doivent eux-mêmes s'ouvrir et se transformer, et c'est pourquoi j'ai le plus souvent possible préféré parler de *physis* que de physique. La physique, que les positivistes logiques ont cru être la science modèle, se révèle de plus en plus être une maison Usher. Elle a déjà éclaté en trois fragments : la micro-physique, l'astro-macro-physique et la belle physique classique qui n'est plus que du méso-physique, une bande moyenne entre les deux. Dans cette bande ne règnent ni l'ordre ni l'harmonie des “lois de la nature” depuis que le second principe de la thermodynamique y a introduit l'accroissement irréversible d'entropie. Il suffit de ne pas avoir l'œil à ras de laboratoire pour se rendre compte que dans cette bande moyenne même il y a une béance inouïe : la physique dispose d'un principe qui rend compte de la désorganisation dans le temps ; elle ne dispose d'aucun principe qui rende compte de l'organisation

dans le temps. Or pourtant, l'univers physique s'est constitué en galaxies, en étoiles, en atomes, en molécules...

Il y a bien des principes de liaison/association (chimiques), les lois de la nature se sont transformées en lois d'interaction, mais la physique n'a pas encore remplacé son paradigme d'*ordre* (comme nous le reverrons) par un paradigme complexe où le concept d'organisation est lié en constellation aux notions de désordre, d'interaction et d'ordre. Ce qui permet, et dès le principe, d'intégrer les notions d'aléa et d'événement.

Ainsi, de l'éclatement du physicisme rigide émerge une *physis* où le problème central devient celui du jeu entre organisation/désorganisation, ordre/désordre. Où toutes les lois d'ordre dépendent des relations organisationnelles. C'est ce concept d'organisation qui, devenant de plus en plus complexe, deviendra le concept articulateur entre les champs jusqu'alors dissociés de la physique, de la biologie, de la science, de l'homme. Organisationnisme pourrait-on dire, pour céder à l'entraînement facile de cette substantification en -isme. Ce n'est pas pour autant que la notion d'organisation deviendra le maître-mot, le concept ultime, qui expliquera tout. Il s'agit non pas d'une théorie *unitaire*, où tout s'explique par un terme suprême, substitut du Dieu monothéiste. Il ne s'agit pas d'une unification à l'instar de celle qui s'opère autour du terme de structuralisme. Comme nous allons le voir bientôt, d'une part, le terme d'organisation comporte sa part d'ombre et d'opacité irréductible, d'autre part, il est *ouvert*, c'est-à-dire renvoie, je le répète (la répétition étant la plus haute des rhétoriques), aux termes conjoints et inséparables d'interaction, de désordre et d'ordre ; il porte en lui la complexité, c'est-à-dire l'ambiguïté, l'émergence, les antagonismes internes...

On voit ainsi que si mon propos est d'enraciner le biologique et l'anthropologique dans le physique, ce n'est nullement en cela une réduction. Il faut que le concept de physique s'ouvre et se complexifie pour que je puisse alors tranquillement affirmer "tout est physique et la biologie, la sociologie, la psychologie sont des branches particulières de la physique". Ainsi

devra-t-on également montrer que les niveaux d'organisation de l'être vivant, de la société, de l'homme ne peuvent être ramenés/déduits aux principes généraux d'organisation, systémiques, cybernétiques ou autres. Autrement dit, de même que je me suis efforcé de montrer que la science de l'organisation biologique (auto-géno-phéno-éco-ré-organisation) est fondamentale pour concevoir la théorie anthropologique, laquelle, sur cette base, doit effectuer ses développements propres, de même je voudrais établir ici que la base organisationnelle ou organisationniste est fondamentale, non réductrice ou simplificatrice. Elle est déjà complexe et invitant à plus de complexité encore, pour concevoir tout ce qui est biologique, donc anthropologique.

Le terme d'organisation doit succéder au crépuscule du Dieu ordre, imposant intemporellement et à jamais les lois de l'univers. Derrière et avant le JHVH des Tables de la Loi, il y avait Élohim, tourbillon organisateur. Or, dans le domaine de la *Scienza nuova*, il nous faut opérer la promotion de ce terme organisation, curieusement absent des sciences, en fait déjà présent mais enveloppé dans le terme placentaire de système, terme non conceptualisé, non analysé, non réfléchi, utilisé à la manière dont on parle ici et là de système solaire, système social...

Il nous faut mettre ce terme au cœur de la *physis*, au cœur aussi du *bios*, et je note en passant qu'il y a à peine deux décennies seulement que la biologie moléculaire, s'appuyant sur les béquilles de la cybernétique, découvrait que la vie est système (au sens d'organisation) et que Jean Piaget, par ses voies propres, découvrait que le concept d'organisation est central pour la vie. Cependant, Piaget limite l'organisation à la régulation, c'est-à-dire la cybernétisation au premier degré, et voit le reflet adéquat de cette organisation dans les structures logico-mathématiques. Pour ma part, je voudrais montrer que le logos organisationnel du vivant à la fois se constitue sur ces structures et *les transgresse en permanence*, le terme d'organisation ne suffit donc pas à lui tout seul, et il faut sauter au paradigme bien plus riche d'auto-(géno-phéno-)éco-ré-organisation.

De même, pour passer du biologique à l'anthropologique, il faut faire un double saut, l'un de la notion de complexité à celle d'hyper-complexité et à la vision d'un *Homo sapiens demens*, l'autre, corrélative, à celle d'une société qui, avec la culture, le langage, le mythe, devient un être lui-même auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisateur, au lieu d'être seulement une épi-auto-éco-ré-organisation inachevée à laquelle manquerait un substrat génératif propre (la culture, précisément, puis, avec les sociétés historiques, les appareils comme l'État). C'est dans ce sens que l'articulation centrale de la théorie est une constellation qui peut être nommée "organisationnisme".

1. ORGANISATION ET STRUCTURE

Le terme d'organisation englobe celui de structure ; il ne s'oppose à structure que dans le sens où ce terme est un concept clos, figé, auto-satisfait dans sa limite même.

Le concept d'organisation, à mon sens, articule et unit en lui les notions de structure et de système au sein d'une unité complexe. Le concept de structure, seul, sans liaison aux notions de système et d'organisation, est simple et pauvre (encore qu'il est plus riche que celui de *lois* qu'il a supplanté dans divers secteurs scientifiques).

La structure est comme le résidu invariant de l'idée d'organisation ou système ; elle correspond aux règles fixes de répartition, de fonctionnement, d'intégration, de variations, de transformations. Elle ne peut se situer qu'au niveau de l'ordre, de l'équilibre du mécanisme, de la fonctionnalité, de la causalité univoque.

Elle ignore le trait fondamental de tous systèmes ouverts, qui est l'organisation dynamique, le *steady state*.

Elle ignore les traits systémiques fondamentaux que nous avons dégagés : l'idée d'unité complexe, de totalité, d'interactions internes combinatoires entre éléments, d'émergences, de virtualisation, de complexité des relations entre tout et

parties, elle ignore le flux thermodynamique, et, pour les systèmes vivants, elle ignore la relation fondamentale entre l'organisation et l'entropie.

Elle ignore l'aléa et la variation aléatoire, le rôle de l'aléa dans la transformation.

Elle ignore pour les systèmes vivants tout un aspect de la générativité et l'ensemble de la phénoménalité ; elle ignore la relation fondamentale entre l'organisation et l'entropie, c'est-à-dire les opérations ininterrompues d'auto-ré-organisation, elle ignore la négentropie et l'information, c'est-à-dire l'engramme à partir de quoi s'organise toute organisation vivante. Elle ignore les stratégies.

Ainsi la notion de structure, déjà insuffisante pour tout système même strictement physique, est-elle radicalement insuffisante pour toute science de la vie, *ergo* toute science de l'homme. Elle est révélatrice de l'indigence théorique des sciences de l'homme où elle a pu, un temps, constituer un progrès par rapport à l'idée simplette de "lois".

2. ORGANISATION ET SYSTÈME

L'organisation s'intègre dans et intègre, articule, explicite, développe la notion de système. Organisation et système sont deux aspects d'une même réalité. La notion d'organisation est encore sous-développée en même temps que trop abusivement gonflée dans la General Systems Theory. Celle-ci met certes l'accent sur l'idée d'unité globale, d'interaction, de totalité (holisme). Mais cet holisme, qui s'oppose au réductionnisme, en est le pendant : la totalité est floue, euphorique, fonctionnelle, non articulée, non complexe, ignorant la virtualité, l'antagonisme, éventuellement le "bruit".

L'idée de système ouvert, si riche en potentialités, ne prend son sens plein que si on lie le caractère thermodynamique, la relation avec l'environnement, à l'idée d'organisation dynamique, laquelle

accède à un degré de complexité nouveau. La notion d'organisation acquiert ainsi la base première pour toute compréhension du phénomène vivant.

3. ORGANISATION ET MACHINE

L'organisationnisme, de même, permet d'intégrer ce qu'a déjà intégré la cybernétique, première science véritablement organisationnelle en dépit de son nom qui semble ne concerner que la commande (pilotage, contrôle). Dès lors est révélé le noyau central de la cybernétique, qui est la liaison organisationnelle clé.

La notion de machine se voit soudain débarrassée de sa connotation strictement mécaniciste (réductible aux formules analytiques de la mécanique, René Descartes, Étienne Bonnot de Condillac) pour se définir comme système/organisation effectuant des opérations *finalisées*.

La notion organisationnelle de régulation lie en elle l'idée de boucle, de rétroaction, de correction des déviations. Cette notion devenant organisationnelle lie de même les concepts de programme et d'information. Ainsi, on voit que les notions de contrôle, de commande, de pilotage devraient elles-mêmes devenir organisationnelles.

4. ORGANISATION ET AUTOMATE

Le concept d'*automaton* englobe en lui tous les caractères organisationnels de la cybernétique, et y ajoute quelque chose de supérieur encore : la computation commandant et contrôlant l'action de la machine. Théoriquement, on n'a pas pu envisager (Alan Turing) un automate universel capable de toutes opérations, et John von Neumann s'est penché sur le problème théorique de l'*automaton* auto-reproducteur. Mais il s'est heurté à une

difficulté clé, qui indique que, comme la cybernétique, la théorie des automates, si éclairante soit-elle, si prometteuse demeuret-elle, ne contient pas encore en elle le paradigme intégrateur supérieur nécessaire à l'organisation vivante.

5. L'ORGANISATION VIVANTE

On peut sans doute penser que la théorie des automates est susceptible de se développer en théorie des systèmes (machines) capables d'auto-organisation (*self-organizing*), ce qui inclurait la propriété d'auto-reproduction. L'idée d'auto-organisation peut ainsi sembler, et m'a semblé pendant quatre années, jusqu'il y a deux ans, l'idée enfin décisive. Mais cette idée non plus ne suffit pas. Ou plutôt, son propre développement doit la faire éclater en une constellation conceptuelle.

Tout d'abord, que manquait-il à la théorie des automates ? Von Neumann l'avait vu : c'est l'intégration du désordre dans le fonctionnement même de l'organisation, ce qui oblige de repenser toute l'idée d'organisation. Ce type de réponse est amorcé par Heinz von Foerster lorsqu'il avance audacieusement le principe *order from noise*, où tout développement, toute organisation a en quelque sorte besoin de "bruit".

D'autre part – et von Foerster avait remarqué ce paradoxe, sans en tirer toutefois le développement inévitable –, il ne peut y avoir d'auto-organisation que s'il y a participation de l'environnement à l'organisation, ce qui revient à dire paradoxalement qu'il n'y a auto-organisation que s'il n'y a pas totalement ni absolument auto-organisation.

Les conséquences logiques, il suffisait de les tirer : si l'auto-organisation a besoin d'être sans cesse régénérée (von Neumann), réorganisée (Henri Atlan), écologisée (von Foerster), alors il faut parler d'auto-géno-éco-ré-organisation.

Mais si l'on dit *géno*, il faut faire appel à quelque chose de totalement occulté dans la théorie des *automata* comme dans

toute théorie d'origine machiniste ou mécaniciste. En revanche, ce quelque chose se situe au cœur de la problématique biologique, bien que le biologisme ait sans cesse cherché à l'esquiver ou à le contourner : c'est cette dualité complémentaire d'une sphère phénoménale, qui comporte la vie et la mort des individus, et de la sphère générative qui concerne le capital informationnel inné, ce qu'on appelle l'"espèce". Il y a donc une double problématique liée de la générativité et de la phénoménalité, issue de la science biologique, qu'il fallait associer à la problématique issue de la science des concepts, systèmes, machines, automates. Dès lors pouvait être énoncé enfin le paradigme de l'organisation vivante.

6. AUTO-(GÉNO-PHÉNO-)ÉCO-RÉ-ORGANISATION

Paradigme non pas fermé, puisqu'il consacre le statut de réalité ouverte pour tout phénomène vivant, mais ouvert aussi dans le sens où la notion d'organisation ne se boucle pas en soi : tous ses développements concernent des êtres *phénoménaux, des existants*, et il y a dans l'existence quelque chose d'irrationalisable au regard du concept d'organisation *stricto sensu*, mais ce quelque chose ne vient pas du ciel ; la vie, l'existence, l'être sont des émergences d'une auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation prodigieuse, et le terme *auto*, en ce cas, prend un sens extraordinairement riche et fondamental, dès lors qu'il signifie quelque chose à la fois de logique et d'existential : *le sujet*.

C'est ici que prend son sens notre effort d'intégration théorique. Il porte au niveau réflexif et articulateur la symbiose qui s'était effectuée dans la décennie 1950 entre l'idée de vie et l'idée d'organisation (il n'y a pas de matière vivante, mais des systèmes vivants, selon l'expression de Jacques Monod). Il prend acte des accouplements, soit honteux (de la part des biologistes moléculaires), soit vantards (de la part des cybernéticiens), qui

s'étaient accomplis entre biologie et cybernétique. Mais pour accomplir la véritable fécondité de cette union, il fallait, *il faut faire éclater et le biologisme et le cybernétisme* dans une conception de l'auto-organisation qui elle-même doit éclater pour se consteller dans le paradigme de l'auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation.

De plus, ce paradigme complexe possède une vertu supplémentaire : non seulement il est applicable à tout ce qui est anthropo-socio-noologique, c'est-à-dire brise la muraille substantielle entre la nature vivante et l'être humain, pour la remplacer par des ruptures/continuités évolutives dans le sens complexificateur, mais il permet aussi de dévoiler ce que déjà la cybernétique introduisait dans le vivant, et que l'on croyait strictement humain (la communication, l'information, la computation, la reconnaissance des formes, etc.). Il était possible de reconnaître dans l'être vivant les catégories que l'on pensait strictement anthropologiques (que par ailleurs les sciences humaines étaient incapables d'en faire leur fond, faute de trouver leur fondement) de *connaissance*, d'*existence*, catégories présentes dès le premier être cellulaire. Catégories qui certes se développent dans le développement même de la complexité des individus vivants.

À partir du paradigme de l'auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation, nous pouvons édifier une théorie matricielle appliquant ses développements spécifiques, où les êtres vivants, les êtres sociaux, les êtres humains sont présentés en interrelation. Les champs biologiques, sociologiques, anthropologiques ne sont plus soit séparés et non communicants, soit reliés par des analogies plus ou moins suggestives. Ils sont reliés à une matrice organisationnelle commune. L'organicisme spencérien doit nous apparaître comme l'écume analogique d'un organisationnisme qui, lui, fonde radicalement les analogies.

7. L'INTÉGRATION ANTHROPOLOGIQUE : LA LINGUISTIQUE

Nous introduisons quelques remarques, excessivement brèves, pour indiquer comment notre théorie méthodologique effectivement intègre, en dépassant et enrichissant, non seulement le principe d'une anthropologie culturelle (en donnant enfin un fondement théorique à la culture) et le principe d'une sociologie. Notre théorie intègre aussi les entreprises les plus originales qui se sont manifestées dans les sciences humaines : la théorie structuraliste et la théorie générative en linguistique, ainsi que la théorie freudienne.

La linguistique a prétendu à la souveraineté des sciences humaines. Cherchant à se développer comme science "exacte", elle pouvait se hisser au niveau des "vraies" sciences, se construisant une armature théorique fondamentale, et pouvait prétendre fournir le modèle théorique à toute science de l'homme. Tout cela parce que le langage humain (structure à double articulation) pouvait apparaître comme le phénomène le plus fondamentalement humain ("Ce n'est pas l'homme qui a fait le langage, c'est le langage qui a fait l'homme"). Ainsi la structure linguistique, chez Claude Lévi-Strauss, devenait-elle la structure même d'organisation de la parenté, de l'échange, donc des structures archaïques de la société, en même temps que la structure d'organisation du mythe. C'est pourquoi la linguistique ambitionnait le trône théorique des sciences de l'homme, non seulement pour les régenter, mais aussi pour assurer leur indépendance et leur originalité absolue par rapport aux sciences de la nature. Elle maintenait l'insularité totale de la culture humaine dans l'univers vivant.

Or, la fécondité réelle de la linguistique vient précisément du contraire : du lien qu'inconsciemment elle permet d'établir avec l'organisation fondamentale propre à tout phénomène vivant. Une double révolution symétrique s'accomplit avec la découverte de l'organisation en "message" du patrimoine

génétique inscrit dans l'ADN. Elle opère la logomorphisation de la vie en même temps que la biomorphisation du langage humain. "Le déchiffrement du code ADN nous a révélé un langage beaucoup plus vieux que les hiéroglyphes, un langage aussi vieux que la vie elle-même, qui est le plus vivant langage de tous¹." Or, ce langage est, lui aussi, à double articulation, comportant des unités discrètes dénuées de sens, dont l'association constitue l'équivalent d'un mot, d'une phrase, langage comportant sa ponctuation, ses synonymes, sa redondance... Ainsi, sans qu'elle ait su véritablement pourquoi, jusqu'à Roman Jakobson, la linguistique peut à juste titre se considérer comme la science plaque tournante, non indigne d'opérer l'intégration des sciences humaines, parce que non indigne d'opérer l'intégration des sciences biologiques, sous l'égide d'une "sémiologie généralisée".

La vie est à la fois langage et parole, langage animé qui se parle à lui-même. La langue est ce qui est le plus fondamentalement *vivant* chez l'homme (et elle est de plus le support de ces êtres épi-biotiques que sont les idées). La vie est une puissance métaphorique, métonymique à travers sa production d'êtres toujours nouveaux et ses métamorphoses évolutives. Le langage humain stocke l'information culturelle, comme le "code génétique" stocke l'information biologique, l'une et l'autre étant des potentialités néguentropiques, l'une générative de la complexité phénoménale du vivant, l'autre générative de complexité socioculturelle...

Presque simultanément, tandis que la linguistique structurale pouvait assumer la liaison entre la théorie fondamentale de la vie et le langage, la linguistique générative pouvait établir une seconde liaison, non moins fondamentale avec le biologique. En effet, Noam Chomsky, renouant avec les universaux, en arrivait à l'idée que l'apprentissage du langage par tout enfant humain

1. George Beadle et Muriel Beadle, *The Language of Life: An Introduction to the Science of Genetics*, Doubleday, New York, 1966, p. 207.

n'était possible que par l'existence de compétences innées, inscrites dans des structures non cérébrales. Le langage est donc directement connecté au cerveau humain en tant qu'appareil organisateur géno-phénoménal. On voit bien la pertinence fondamentale de la linguistique, mais nullement là où elle la plaçait ; elle existe dans son aptitude à établir la communication avec l'appareil géno-phénoménal propre à l'être vivant nommé "*Homo sapiens*".

En revanche, la linguistique est beaucoup moins pertinente là où elle prétendait assurer son empire. D'une part, la tentative de réduire les structures sociologiques, même archaïques, et les structures mythologiques aux structures linguistiques est radicalement insatisfaisante, et il n'est pas nécessaire de faire plus de développement là-dessus. D'autre part, et surtout, bien que science ayant connu des développements remarquables, elle reste, quant à son propre objet même, inachevée et lacunaire. Quand on considère le projet fondateur de Ferdinand de Saussure, on voit que la science nouvelle doit être un organisationnisme de caractère géno-phénoménal.

Organisationnisme dans le sens où Saussure, comme la pensée cybernétique, voulait dégager l'organisation linguistique de tout ce qui pourrait la substantialiser. C'est ainsi que je prétends lire l'assertion de Saussure, disant que tout ce qui est articulation et audition est en dehors de la linguistique, afin de la consacrer à ses caractères seulement psychiques. Effectivement, c'est l'idée de *système* (non de structure) qu'il nomme aussi de façon très profonde "organisme" (car il sent bien que ce système est *vivant*) qu'il vise en fait. Sans la conceptualiser, c'est l'idée d'organisation, à travers les deux visages liés de système et d'organisation, qui est pour lui l'idée nucléaire. "Notre définition de la langue suppose que nous en écartons tout ce qui est étranger à son organisme, à son système¹."

1. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* [1916], Payot, Paris, 1972, p. 40.

Or, ce système est fondamentalement conçu sous les deux espèces conjointes, générative et phénoménale : c'est le sens des oppositions saussuriennes entre langue et parole, paradigme et syntagme, synchronique et diachronique. C'est aussi la dualité géno-phénoménale que la linguistique de Chomsky, fort pertinemment nommée "générative", c'est-à-dire dévoilant un terme clé de l'auto-(géno-phéno-)organisation, retrouve et met en relief, notamment dans l'opposition entre compétence et performance.

Mais la linguistique chomskyenne en est à ses débuts, et elle achoppe précisément à ce qui constitue la générativité de cette générativité, et sur un problème qui est à mes yeux celui de l'impossibilité d'une linguistique de se boucler sur elle-même si elle veut dégager la logique qui fait naître le discours, car ce discours naît d'une poly-logique combinatoire qui dépasse de beaucoup l'organisation syntaxique.

Toutefois, la linguistique chomskyenne, en ouvrant une tête de pont et en s'ouvrant sur le problème de l'organisation vivante du cerveau humain, porte en elle la possibilité de son développement, mais dans le cadre d'une théorie proprement anthropo-sociologique de l'auto-éco-ré-organisation, laquelle lui manque encore.

Quant à la linguistique structurale, ses victoires dans un champ particulier, suivies de développements corrélatifs dans d'autres, ont entraîné un appauvrissement théorique : le systémisme-organisationnisme saussurien des réalités organisationnelles s'est *réduit* à un structuralisme : seul le champ phénoménologique a été scientifié, non le champ sémantique ; bien plus, la réification de la méthode a éliminé non seulement le sens, mais la parole, le souffle, l'existence, la vie du langage, et ceux-ci sont devenus un fantôme sans sujet, une boucle fermée revenant sur elle-même, sans circuler ni dans la société, ni dans les cerveaux.

Mais, si insuffisante soit-elle aujourd'hui, la linguistique est devenue de fait la première science plaque tournante qui

puisse, en la confirmant et en se faisant confirmer par elle, s'intégrer dans une science de l'auto-(géo-phéno-)éco-ré-organisation¹.

1. Quelques mots à propos du structuralisme. La linguistique structurale a fourni, hors de son champ propre, à diverses méthodes d'investigation dans le champ anthropo-social une sorte de code de guidage de nature organisationnelle (règles d'immanence, de pertinence, de commutation, de compatibilité/incompatibilité, d'intégration de fonctionnement, de variations) et une logique organisationnelle d'oppositions binaires. Le structuralisme a été utile dans le sens où il a révélé le flou et l'arbitraire des sociologismes, l'illusion euphorique des historicismes, pour lesquels il y avait un "flux" dans l'évolution, et non une succession des mutations organisationnelles. Elle a apporté un souci de rigueur qui a secoué les pathos existentialistes et les délires dialectiques, mais cette rigueur fut rigidité, qui devient le contraire de la rigueur en devenant amputation et, derrière la percée structurale, est arrivée la desséchante idéologie structuraliste. Celle-ci est réductionniste : elle sélectionne, comme on l'a vu, un aspect seulement de l'organisation, en éliminant les autres, et prétend tout ramener à cet aspect. Elle est donc simplificatrice. Elle réifie la structure qui devient la réalité même. Elle casse, au lieu de conjointre, le couple synchronique-diachronique et, après avoir dénoncé justement l'historicisme, le structuralisme se voit incapable de comprendre l'évolution qui devient le pur fruit de l'aléa et de l'événement, est reconnue ainsi que celle de l'aléa, mais hors de la science, hors de toute intelligibilité. C'est que le structuralisme est bien en deçà du paradigme liant désordre à ordre, intégrant le désordre dans l'organisation de ce qui est vivant, *a fortiori* social et humain. De même, le structuralisme ignore la phénoménalité, l'existence, le sujet : comme il l'ignore, l'idéologie structurale décide qu'ils n'existent pas, que ce sont illusions, mystifications. Aussi, l'introduction de l'idéologie structuraliste dans le marxisme et dans le freudisme apporte une dégradation schématisante qui pèse plus que le gain acquis par l'introduction d'un regard structural.

8. MARX ET LA DIALECTIQUE HÉGÉLIANO-MARXIENNE

8.1. *L'hégéliano-marxisme*

Nous allons ici, pour la commodité de l'exposé, dissocier le problème de la conception marxienne en deux aspects, celui de la *dialectique* (hégéliano-marxienne) et celui de la *théorie* (engelso-marxienne). Cette catégorisation nous fait d'emblée prendre parti dans le débat sans cesse rallumé qui oppose ceux qui opèrent la cassure épistémologique entre Hegel et Marx en rejetant la dialectique du côté de Hegel et ceux qui au contraire voient dans la dialectique "remise sur ses pieds" un aspect nucléaire du marxisme. Mais, dans le type d'effort théorique que j'entreprends, il me semble tout à fait dérisoire d'éliminer comme indigne d'attention l'idée d'une dialectique hégéliano-marxienne, dont, dans ce siècle, et fort diversement, Georg Lukács, Henri Lefebvre, Theodor Adorno et toute l'école de Francfort furent les défenseurs/illustrateurs. La catégorisation hégéliano-marxienne a toujours été inassimilable à la science classique, réductionniste et analytique. Aussi a-t-elle été ignorée dans les sciences depuis le XIX^e siècle.

Plus largement, quand elles furent mises au service du parti communiste, les catégories de totalité, de contradictions, de négation, de synthèse, de dépassement et la catégorie de dialectique elle-même ont semblé d'autant plus fantaisistes qu'elles faisaient fonction de justification des propositions les plus fragiles intellectuellement et les plus lourdes politiquement et policièrement : la prétention au monopole de la science se manifestait par la dévaluation de toute science bourgeoise, infirme et pernicieuse de ne pas user de dialectique, et par la promotion de la dialectique contrôlée par les dirigeants suprêmes comme la vraie science.

Chez des marxistes comme Pierre Naville, le retour à la science se manifestait par l'abandon plus ou moins discret de la dialectique. Or, nous devons en effet considérer que la dialectique

hégéliano-marxienne constitue une forme encore schématique, partielle, mais une première avancée de l'idée de complexité. Cet aspect a pu être totalement masqué, aussi bien à la source, par l'ivresse rationalisatrice du vieil Hegel, qu'à l'arrivée, par les schèmes ultra-simplificateurs des marxismes orthodoxes, réduisant toute la société à l'opposition manichéenne, dite "lutte des classes", de la bourgeoisie au prolétariat. De plus, la dialectique, qui est essentiellement art et stratégie de connaissance, se dénature en devenant une recette de cuisine, de même que ses usages prestidigitateurs, bulldozer ou éthyliques ne pouvaient que la discréditer et la rejeter toujours plus loin hors des laboratoires...

Or, il faut arriver au paradigme systémique/organisationnel de *l'unité complexe* et à la problématique de la complexité pour rouvrir le procès de la dialectique. La totalité hégéliano-marxienne, si elle comprend sa propre "contradiction" et sa propre négation, peut être ainsi conçue comme une ébauche romantique de l'idée d'unité complexe.

Il nous faut à cette occasion insister sur l'importance de la notion d'émergence qui correspond à ce saut *qualitatif*, caractéristique de toute synthèse dialectique, qui dépasse les données physiques, biologiques, anthropologiques propres à chaque partie isolée.

De même, il y a dans la "négation de la négation" hégélienne quelque chose qui anime la dialectique du devenir, comme un pressentiment des réalités évolutives : le "bruit" peut être assimilé à la négation, et le principe ré-organisationnel, qui "nie" cette négation en la transmutant et en l'intégrant organisationnellement, correspond à cette négation de la négation. Mais ce qui manque, c'est la conception, sous et dans la "négation" du désordre, de l'aléa. La négation hégélienne naît toujours *logiquement*, par pression interne, et non par rencontre et interaction.

Cela pour dire qu'avec nettoyage et enrichissement, la dialectique hégéliano-marxienne pourrait être intégrée comme art/stratégie dans la théorie nouvelle, non pas "remise sur ses pieds" (telle fut l'erreur : la dialectique n'a pas de pieds), mais mise hors rails. Ajoutons qu'à la différence du positivisme et du

structuralisme qui rejetaient dans la philosophie la dialectique, l'hégéliano-marxisme avait (en vain) tenté d'introduire dans la science une conception plus complexe de la science, laquelle permet, après décapage et critique, sa réintroduction.

8.2. *La théorie marxo-engelsienne*

Ce que l'althussérisme avait considéré comme gaminerie dans la pensée marxienne est exactement au fondement paradigmatique de notre théorie de la méthode : l'idée que le concept clé de l'anthropologie est *l'homme générique*, disons, en notre langage, la générativité humaine conjointement bio-cérébro-socio-culturelle ; l'idée que "les sciences naturelles engloberont par la suite la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobera les sciences naturelles", idée non d'unification simpliste sur la base des sciences naturelles, mais de double enveloppement, fondé sur l'idée clé de l'indissoluble relation sujet-objet. Car, écrivait Marx dans les *Manuscrits de 1844*, "la nature est l'objet immédiat de la science qui traite de l'« homme » et évidemment l'homme est le sujet indéracinable de la science qui traite de la nature, le constructeur même de ce concept de nature". On peut discerner l'ébauche d'une distinction et complémentarité entre générativité et phénoménalité, non seulement dans son économie et sa sociologie, mais surtout dans son anthropologie (où sont associées la reproduction biologique et la production sociologique, et où l'homme s'auto-produit, c'est-à-dire est considéré en fait comme être auto-éco-organisateur dans sa relation avec la nature). Du côté de la phénoménalité, l'idée de praxis revient en boucle récursive ("dialectiquement") sur la générativité.

De même doit être noté ici le rôle des antagonismes et des conflits dans l'existence même des sociétés et, bien entendu, dans leur devenir, ce qui entraîne une vision du devenir par ruptures, désintégrations/réintégrations.

Mais (et je ne parle pas ici des marxismes qui, au lieu de développer la pensée marxienne, l'ont momifiée, fossilisée,

schématisée, tronquée) il y a tout d'abord une carence bien explicable dans l'état de la science au XIX^e siècle, où Marx, faute de fonder sa générative notion de forces productives sur une notion physique (l'information, la néguentropie), a fait dériver celle-ci, sous la pesanteur du terme "forces", vers une notion énergétique devenant le fondement génératif : le travail. Le rôle clé du travail dans l'explication générative (de la valeur notamment¹) peut être conçu à condition que l'on considère le travail non comme totalité simple, mais comme totalité complexe, où l'aspect énergétique du faire est commandé/contrôlé par le "savoir-faire". Ce qui conduit à sous-estimer par exemple le rôle crucial de l'État comme appareil géno-phénoménal, et par suite de tous appareils au profit de l'entité porteuse de l'énergie conflictuelle maximale : la classe. Cela d'autant plus que la lutte acharnée contre l'idéalisme amène à dévaluer tout ce qui est idéal au profit de ce qui est "matériel" ; ainsi une contradiction "non dialectique" se place aux soubassements de la théorie entre un paradigme de complexité logico-empirique qui s'exprime dans le terme de dialectique, et qui se traduit par une pensée par bien des aspects *bien plus riche* et complète que la pensée "bourgeoise", et entre un paradigme mécaniciste, énergétique, en fait réductionniste/simplificateur qui, associé au manichéisme politique, se traduit par une pensée *beaucoup plus pauvre* que celle de la "pensée bourgeoise". La coagulation étonnante de ces deux aspects est l'un des paradoxes de la pensée marxienne, qui se retrouve chez certains marxistes, tandis que le marxisme orthodoxe consacre le triomphe conjugué de la simplification, de la réduction, de la mécanisation, de la prestidigitation et de l'éthylisme.

Par ailleurs, et cela est lié à la carence de la science ("bourgeoise") de l'époque et à la dévaluation de l'idéalisme, il y a sous-estimation de tout ce qui est psychologique chez l'homme,

1. Certes, le travail est assez riche en complexité pour pouvoir mesurer statistiquement, de façon plus ou moins grossière, la valeur, mais il ne rend pas compte de la réalité de la valeur.

voire une ignorance de la dimension de la psyché, des délires, des troubles existentiels de la subjectivité, d'où un humanisme tellement creux (reprenant et magnifiant les thèmes de l'*Aufklärung* de conquête de la nature, de la souveraineté humaine dépourvus des complexités humaines) qu'il peut être purement et simplement éliminé, comme l'a fait Althusser, au profit d'une opacité déssubjectivée et anonyme.

La pensée de Marx est riche, complète, créatrice ; sa théorie est insuffisante, carencée, contradictoire, mais ce qu'elle éclairait, en poursuivant et en inversant le dynamisme de la pensée hégélienne, était beaucoup plus important que ce à quoi elle était aveugle, parce qu'elle éclairait ce à quoi précisément la culture "bourgeoise" était aveugle. Mais le marxisme, lui, est devenu de plus en plus le porteur des carences et des insuffisances de la pensée marxienne. Après avoir éclairé la division en classes de la société et la lutte des classes, il a systématiquement occulté tout ce qui ne pouvait se ramener au schéma mécanique de lutte de classes. Après avoir éclairé la réalité physique de tout ce qui est vivant, humain, social, il a été aveugle à cette autre réalité physique qu'est la néguentropie, l'information, l'appareil neuro-cérébral... Le marxisme s'est rigidifié de théorie en doctrine. Il est devenu un système clos, auto-référent. Alors que Marx concevait une théorie ouverte, puisant sa propre vérité hors d'elle, dans la praxis sociale, le marxisme puise de fait sa vérité dans le caractère jugé non révisable (donc dogmatique) de ses fondements. Il a perdu la capacité de se réfléchir soi-même dans l'analyse historique. Il a tourné le dos à la vraie dialectique, qui, comme le disait Adorno, est "une pensée capable de penser contre elle-même sans s'abandonner"¹. Ainsi, à la surprise de maints lecteurs, à l'indignation de certains, notre théorie de la méthode réintègre de façon nucléaire les concepts fondamentaux de Marx en même temps qu'elle rejette tout marxisme...

1. Theodor Adorno, *Dialectique négative. Critique de la politique* [1966], traduction Collège de philosophie, Payot, Paris, 1978.

9. FREUD

Nous pourrions faire un développement parallèle avec Freud et la psychanalyse. La racine de la réflexion de Freud est bio-anthropologique et considère comme totalité le complexe organisme/*psyché*. La psyché est considérée comme unité complexe, portant en elle ambivalences et antagonismes (et la conception riche de la psyché chez Freud peut être aisément conjuguée à la théorie marxienne, ce qui fait qu'un freudo-marxisme reste une possibilité théorique plus riche que l'une et l'autre théories, bien qu'en fait jusqu'à présent le mélange se soit surtout fait par aplatissage de l'une et de l'autre, subordination brutale de l'une à l'autre, sans qu'il y ait vraiment cracking, restructuration, nouvelle totalité, émergence).

Le moi, qui chez Freud est un système ouvert, s'auto-éco-produit en fonction du ça et du surmoi, lesquels sont aussi des systèmes ouverts, et, à travers le ça, le moi communique avec l'univers bio-pulsionnel, à travers le surmoi, avec la famille et la société. Freud a compris que la famille méritait une science à part, et ce qu'il en a exagéré a le mérite de révéler ce qui jusqu'alors en était occulté. On pourrait longtemps encore poursuivre l'énumération des apports féconds de Freud.

Toutefois, bien que de manière moins conséquente, parce que non liées à un appareil politique, les psychanalyses ont tendu à se refermer en doctrine, à ne retenir chacune qu'un champ d'une théorie matricielle multidimensionnelle, ce qui fait qu'il faudrait intégrer fondamentalement Freud tout en rejetant en tant que systèmes clos les psychanalyses.

10. L'INTÉGRATION THÉORIQUE

Ainsi, nous l'avons vu, nous pouvons intégrer non seulement toute donnée, tout élément de connaissance provenant d'une discipline des sciences, naturelles ou humaines, quelle qu'elle